

Jean-Bruno

ou les mensonges nécessaires

La scène se passe à Noirmoutier. J'ai une pelle à la main, pas une pelle en plastique pour jouer dans le sable, mais une vraie pelle de maçon, la seule que mon père connaisse. Je suis d'ailleurs bien trop grand pour faire des pâtés. Je dois avoir quinze ou seize ans. Tous les autres, tous mes copains, garçons et filles sont à la plage, mais moi je dois aider mon père, je dois l'aider à faire le ciment. Je ne suis d'ailleurs bon qu'à ça, faire le ciment. Jamais je n'aurais le droit de poser un parpaing sur le mur. Pour mon père, c'est clair, j'en serais incapable. Pour lui, c'est une certitude, je serais bien incapable de poser un parpaing correctement. Il n'a d'ailleurs jamais essayé de me montrer. Pas une seule fois il ne m'a dit : « Allez, viens David, je vais te montrer comment on pose un parpaing. Je vais te montrer comment on utilise le niveau à bulle pour vérifier que ton parpaing est bien à l'horizontale. » Non, pas une seule fois il ne m'a expliqué. Il ne m'expliquait d'ailleurs jamais rien. Il n'avait confiance qu'en lui-même. Lui seul savait faire les choses.

Mon père préparait donc deux immenses tas, un de ciment et un de sable, parfois trois quand nous faisions du béton, auquel cas il fallait ajouter les gravillons. Mon père était extrêmement exigeant : je devais mélanger les deux tas jusqu'à ce que le mélange soit parfaitement homogène. C'était long, très long, j'attrapais toujours des ampoules aux mains. Quand j'estimais que le mélange était prêt, j'appelais mon père pour qu'il donne son avis. Il éventrait le tas, donnait quelques coups de pelle, et trouvait toujours à redire. « Regarde ce moellon ! il ne faut surtout pas en laisser. Allez, retourne le tas encore une fois ! » Quand le sable et le ciment étaient enfin mélangés correctement, on faisait un cratère pour verser l'eau. La quantité d'eau versée était extrêmement importante, le mélange ne devant être ni trop mou ni trop dur. Trop mou, le ciment ne tenait pas en place sous les parpaings et coulait ; trop dur, il séchait trop vite et on n'avait pas le temps de l'utiliser. Il n'y avait donc que mon père qui avait le droit de mettre l'eau. « Va me chercher le jet d'eau ! disait-il, et dépêche-toi, on n'a pas que ça à faire ! » Si je ne trouvais pas le jet d'eau dans les trente secondes, je paniquais. En général, je le trouvais facilement, mais il arrivait parfois qu'il soit tout au fond du jardin, derrière un arbre. Ensuite, il

fallait mélanger le ciment avec l'eau. L'opération était très délicate, car il ne fallait en aucun cas que de l'eau s'échappe du cratère. Il fallait pour cela utiliser le dos de la pelle et pousser de petites quantités vers le centre. J'avais toujours peur qu'un des bords du cratère ne s'affaisse, et que toute l'eau se sauve par l'ouverture, auquel cas je me faisais traiter de bon à rien. En fait, quand je travaillais avec mon père, j'avais tout le temps peur, tout le temps peur de mal faire. Quand le mélange était bien homogène, que le ciment était enfin prêt à être utilisé, je devenais le gardien du tas de ciment. Ma tâche consistait à le retourner régulièrement pour qu'il durcisse moins vite.

C'est en général à ce moment-là qu'arrivait Jean. Il s'appelait en réalité Jean-Bruno et tout le monde l'appelait Nano, mais moi, je l'ai toujours appelé Jean, sans que je me rappelle pourquoi. « Allez M. Gourion, laissez-le partir ! On est tous à la plage ! C'est les vacances ! On n'est pas là pour travailler ! » Mon père lui répondait en souriant : « I' fout déjà rien de l'année ! i' faut bien qu'i' travaille un peu ! — Pourquoi vous dites ça ? i' va à l'école ! — Tu parles ! tu crois que c'est du travail l'école ! L'école c'est la vie de château ! I' veut pas me croire quand je lui dis que c'est la vie de château, mais il s'en rendra vite compte quand il faudra vraiment qu'il travaille. La vie active c'est vraiment autre chose. »

Jean était insistant et se permettait même d'embêter mon père pour qu'il me laisse partir. Et, chose assez incroyable, mon père lui cédait de temps à autre. Il faut dire que Jean aimait bien mon père, il ne le voyait pas du tout comme un monstre. Un jour, Jean lui demanda : « Vous avez fait beaucoup de musculation quand vous étiez jeune ? — Non, jamais, répondit mon père. — Alors, comment ça se fait que vous avez des biceps aussi gros ? — J'en sais rien, le travail sans doute. — Vous avez pas fait de la natation, ou un truc de ce genre, pour avoir des épaules pareilles ? — De la natation, oui. — En piscine ? — Non, à la mer, en Algérie. »

Jean était ceinture noire de karaté, il était très fort et passait au moins une heure par jour à faire de la musculation. « Putain, j'ai l'air d'un gringalet à côté de ton père. J'aimerais pas qu'i' me foute une mandale. I' me péterait toutes les dents ! C'est drôle David que tu ressembles pas à ton père, même un tout petit peu ! Tu devrais essayer de lui voler un peu de muscles, ça t'aiderait pour te trouver une gonzesse ! »

Jean aimait bien me taquiner, me provoquer. À Noirmoutier, c'était mon meilleur copain, nous étions tout le temps ensemble. Avec du recul, cela peut sembler étonnant que notre amitié dura si longtemps, jusqu'à sa mort. Jean n'était pas un élève très brillant. En CM1 il ne suivait pas, on l'avait quand même laissé passer en CM2 ; en CM2 il suivait encore moins, mais on le laissa quand même passer en sixième. À la fin de la sixième, il était sûr de redoubler, mais le professeur principal le laissa quand même passer en cinquième, sans qu'il ne comprît jamais pourquoi. En cinquième, ses résultats étaient tellement catastrophiques qu'il ne redoubla pas seulement une fois, mais deux. Il effectua donc trois cinquième. À la fin du premier trimestre de sa troisième année de cinquième, il eut le meilleur bulletin de notes de sa classe et fut élu premier pour la première et unique fois de toute sa scolarité. L'année suivante, il partit en apprentissage avec son père et commença à apprendre un très beau métier : souffleur de verre. Il me montrerait d'ailleurs, quelques années plus tard, quelques enseignes parisiennes qu'il avait réalisées avec son père, notamment un écureuil pour la Caisse d'épargne, rue Haxo.

Jean était un Hells Angels, un vrai. Il faisait peur à tout le monde sauf à moi, et à ses potes bien sûr. Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était foncer à moto, foncer le plus vite possible. Je montais souvent derrière lui. Quand nous passions sur le pont de Noirmoutier, j'avais toujours très peur, il y avait tellement de vent que la moto faisait des zigzags. Il était pressé d'avoir dix-huit ans, l'âge légal pour les grosses cylindrées. De ma province natale, la vie qu'il menait à Paris m'impressionnait beaucoup. Il faisait partie d'une bande armée jusqu'aux dents, et le samedi soir c'était baston générale. Sa bande contrôlait toute la rue Daviel, et tout membre d'un autre clan qui pénétrait sur leur territoire sans autorisation était entièrement dépouillé : blouson, jean, santiags, il n'était pas rare que l'intrus reparte en slip. Un jour, pour me montrer que tout cela n'était pas du pipeau, il me montra une photo de son cousin : il lui manquait les deux dents de devant. « Qu'est-ce qu'il a morflé ! me dit-il. Ces salauds lui ont arraché les dents à la pince ! » Un jour, en plein milieu d'une année scolaire, il débarqua chez mes parents. Il avait roulé une bonne partie de la nuit à mobylette pour venir me voir. Il avait fait 150 km environ. Il prit le petit déjeuner avec nous. « M. Gourion, vous pouvez m'héberger une semaine. Je dormirai avec David. Je vous coûterai pas cher ! je mange pas beaucoup ! » Mon père donna sa permission. Peu après Jean m'expliqua qu'il avait piqué le blouson du petit frère de celui qui dirigeait le clan adverse. « Tu comprends ! I' faut que je me mette au vert, i' faut que je me fasse oublier, parce que là c'est

chaud, i' veulent ma peau. » C'est ainsi que Jean passa une semaine à la campagne, vidant presque entièrement notre frigo.

L'été, sur la plage de la Guérinière, on faisait des feux, et passions la nuit là. Il y avait souvent une guitare et des chansons, et des pétards qui circulaient. Nous fumions tous le même. C'est là que j'avais fait la connaissance de Jean. Si je l'avais vu avec son blouson noir et ses bagues à tête de mort, je n'aurais peut-être pas osé lui parler. Mais dans la pénombre qui entourait le feu, à quelques mètres du foyer, je n'avais rien remarqué. Il était fasciné par les étoiles filantes et la Voie lactée. La notion d'infini le fascinait tout autant. C'est ainsi que nous commençâmes à discuter et que notre discussion dura jusqu'à l'aube. Je lui parlais d'Archimède et de l'Arénaire en particulier, de mon admiration sans borne pour ce livre. Du haut de mes treize ou quatorze ans, et avec l'insolence de mon âge, j'affirmais des vérités, j'affirmais qu'Archimède était le plus grand savant de tous les temps, encore plus grand qu'Einstein ou Newton. Je lui expliquai qu'Archimède avait calculé le nombre de grains de sable que contenait notre galaxie, mais qu'en réalité les grains de sable n'étaient qu'une métaphore pour désigner des briques unitaires. Archimède avait pensé le Cosmos comme un tout ordonné, pour lui tout ce qui existait, tout ce qui appartenait au monde visible étaient des multiples de l'unité. Mais Archimède était tellement en avance sur son temps qu'il devait dissimuler ses certitudes. Ainsi, il attribua à Aristarque de Samos, un savant de piètre envergure, l'hypothèse de l'héliocentrisme. Archimède savait qu'une telle découverte, affirmée et prouvée par un savant tel que lui, serait de nature à faire vaciller le monde grec tout entier, car il touchait à son principal pilier, la religion.

Cette nuit de discussion scella notre amitié de manière indéfectible. On le sait bien, la première rencontre est toujours capitale. Ainsi, malgré nos divergences, et elles étaient nombreuses, notre amitié perdura toujours. Quand certaines personnes s'étonnaient de nous voir ensemble, Jean aimait à dire : « On s'entraîne pour *La Tête et les Jambes* ! » Et aussitôt, il rigolait. Parfois il ajoutait, toujours en rigolant et en me regardant : « Lui, c'est la tête, j' crois que vous avez deviné ! » Il me tapait alors sur l'épaule : « Te fâche pas David ! De toute façon, si je leur avais dit que j'étais la tête, ils ne l'auraient pas cru ! »

Un jour que nous étions encore en train de faire du ciment, mon père et moi, Jean débarqua et embêta encore mon père pour qu'il me laisse partir. « C'est pas vous qui avez joué au frisbee avec les couvercles des poubelles cette nuit ? demanda mon père. Tous les voisins se sont plaints ! il y a même eu une vitre de

cassée. La police a arrêté un jeune. Il paraît qu'il aurait dit que c'était toi ou ta bande ? — Qui ça ? » répliqua Jean. Mon père lui donna un nom. « Ah ! l'ordure ! Si j' l'attrape, j' lui fais une tête au carré ! I' ment comme i' respire ce mec. » Jean avait beau être le roi des menteurs, mon père n'était pas né de la dernière pluie. J'étais sûr qu'il se doutait bien que c'était Jean, et donc, que moi aussi j'y étais. Mais Jean était aussi très doué pour détourner la conversation. Il dit : « Au fait, mon père i' voudrait vous voir. Il voudrait vous demander conseil pour refaire la terrasse. — Qu'est-ce qu'elle a votre terrasse ? l'interrogea mon père. — Elle est fissurée de partout, comme d'ailleurs toutes celles de la rue ! » La réponse, je la connaissais, d'autant plus que je savais qu'il y avait un bail que le père de Jean voulait venir voir le mien pour lui demander conseil. « Vous n'avez pas fait des fondations assez profondes ! dit mon père. Tout le monde croit qu'on peut faire n'importe quoi, et que ça va tenir ! » Ma mère qui, de la fenêtre du premier étage, avait entendu toute la conversation, fit un signe de tête à Jean pour lui désigner le mur du voisin. Jean se retourna et dit : « Tiens, c'est bizarre, il me semblait pas qu'ils avaient un mur vos voisins ! — Non ! s'exclama ma mère, ils l'ont fait en deux jours. Toute la famille s'y est mise. Le père, la mère, et les quatre enfants, jusqu'au dernier qui a cinq ans. Même lui, il a eu le droit de poser quelques parpaings ! — C'est même pas du boulot d'Arabes ! s'exclama mon père. Rien n'est droit ! C'est vraiment une honte, quand je pense qu'il se dit paysagiste ! » De la fenêtre du premier étage, ma mère ajouta : « Mais tout le monde n'est pas comme toi, tout le monde ne vient pas en vacances pour travailler. Qu'est-ce qu'on en a à foutre après tout que le mur soit droit ou non. Moi, je préférerais que le mur soit de travers, et passer mes après-midis à la plage, au lieu de rester là à te regarder. — Tu dis n'importe quoi, ajouta mon père. Et personne ne t'empêche d'aller à la plage ; vas-y si tu veux ! — Tu dis ça devant les autres, mais je sais bien que si je vais toute seule à la plage, après tu vas faire des histoires ! — Mais puisque je te dis d'y aller ! ajouta mon père. — Tu sais très bien que je ne peux pas ! Après, quand nous serons plus que tous les deux, tu me le reprocheras. » Avant que la situation ne s'envenime, je décidai à mon tour de changer de conversation. « Maman, laisse-nous. I' faut que papa explique à Jean pour la terrasse. » Ma mère éclata de rire : « C'est facile ! un mètre de fondations ! Alors là, tu peux être sûr que même dans le sable, la terrasse elle tient ! T'as compris Jean ! Tu dis à ton père : un mètre de fondations. »

Même mon père éclata de rire. Il me regarda : « Elle est folle ta mère. Il faut quand même pas exagérer. » Ulysse, le chien, arriva en remuant la queue. Mon

père le caressa et dit en causant au chien : « Tu te rends compte Ulysse, un mètre de fondations, tous les mètres cubes de ciment que ça ferait ! Un mois de vacances suffirait pas ! »

En 1983, le 18 août, vers 17 h, j'étais allongé avec un pote sur la plage. Nous venions juste de nous lever et marchions vers la mer pour nous baigner, lorsque Veronica parut. Elle avait l'air grave, elle qui était toujours souriante. Elle n'avait que quinze ans, mais était très mature pour son âge. J'emploie le mot mature parce qu'elle n'aimait pas le mot « mûre ». Si on lui disait qu'elle était très mûre pour son âge, elle avait l'impression que le compliment s'adressait aux deux gros fruits qui pointaient sous son T-shirt. Veronica était argentine et habitait Buenos Aires. « Là-bas, on devient adulte beaucoup plus vite, m'avait-elle dit. Tu sais, la dictature m'a enlevé mon enfance. Quand ils ont tué mon père, je suis devenue adulte du jour au lendemain. Après sa mort, je n'ai plus jamais joué. » Veronica m'impressionnait beaucoup, elle était tellement plus mûre psychologiquement que je ne l'avais été à son âge. Veronica s'approcha de nous : « Vous êtes au courant ? — De quoi ? demandai-je. — Jean est mort. Il s'est tué à moto cette nuit, en rentrant de discothèque. Sa copine n'est pas morte, mais elle est grièvement blessée. » Veronica était pressée, elle nous fit la bise et s'éloigna. Peut-être aurais-je complètement oublié Veronica s'il n'y avait eu cette scène ? Alors que là, le choc atroce grava tout dans ma mémoire, grava tout jusqu'à la couleur de son rimmel et de ses souliers. « Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Thierry. On va quand même se baigner ? — J'en sais rien », répondis-je ; j'étais hésitant. Plusieurs décennies après cet événement, je me rappelais encore que nous nous étions regardés, que nous nous étions demandé si oui ou non nous allions nous baigner. « Qu'est-ce que ça change ? s'était exclamé Thierry. Et puis connaissant Jean, il nous aurait dit d'y aller ! » J'avais répondu que oui, peut-être, il avait raison. Et nous étions entrés jusqu'à mi-cuisses dans l'eau. Mais là, je m'étais rendu compte que ça ne passait pas, je trouvais l'eau glacée, beaucoup plus froide que d'habitude. Je tremblais. Je dis alors à Thierry, en faisant une grimace : « J'ai pas envie de me baigner. Je ne me sens pas très bien. — Moi non plus », avait ajouté Thierry. Et nous étions remontés sur la plage, nous nous étions rhabillés et étions partis chacun de notre côté.

Je décidai d'aller voir Angélique à l'hôpital de Nantes. Je ne la connaissais pas tant que ça. Il n'y avait qu'un an que Jean sortait avec elle. Elle était étudiante en langues, à Paris. Normalement, c'est moi qui aurais dû être derrière Jean sur la moto. Nous allions toujours en discothèque le vendredi ou le samedi soir. Mais Angélique avait téléphoné de Paris quelques jours plus tôt pour dire

qu'elle avait pu se libérer, et qu'elle arriverait mercredi dans la journée. La première fois que je l'avais vue, elle avait tout de suite dit : « Ah ! c'est toi le fameux David ! le fameux copain de Jean ! Il m'a tellement parlé de toi ! Il paraît que tu collectionnes et étudies les insectes. Il paraît que tu as une pièce entière pleine de boîtes et de préparations microscopiques de toutes sortes. Il paraît que t'es un vrai savant ! — Tu vois que j'ai pas menti sur toi ! » avait ajouté Jean. Je lui ai même dit qu'un jour on te filera le Nobel pour tes travaux ! — N'importe quoi ! ajoutai-je. — C'est con que t'y crois pas ! parce que si t'y croyais, ça te boosterait et tu finirais par l'avoir. » Il avait ajouté à l'intention de sa copine : « Son père l'a tellement écrasé qu'il ne croit pas du tout en lui. Alors que moi, dit-il en riant, si j'avais ne serait-ce qu'un gramme de sa cervelle, j'aurais tout fait pour être ministre. » Jean disait parfois n'importe quoi, et ça m'énervait, même si au fond de moi, tout au fond, ça me faisait plaisir.

Avant d'aller à l'hôpital de Nantes, nous nous arrêtâmes à Saint-Gervais sur les lieux de l'accident. C'était une longue ligne droite qui faisait presque quatre mille mètres. La route idéale pour faire de la vitesse. Jean la connaissait bien, nous la prenions souvent. Il savait qu'elle était dangereuse, que c'était traître une route aussi droite et aussi longue. Il savait qu'il fallait ralentir bien avant le virage, il le savait parfaitement parce qu'il y avait déjà eu beaucoup de morts à cet endroit. Il y avait même déjà eu tellement de morts à cet endroit qu'ils avaient rehaussé le virage. Mais cela n'avait pas suffi, cela n'avait même servi à rien, car les voitures ou les motos, au lieu de venir s'encastrent dans la première maison, s'encastrent maintenant dans la deuxième. Le choc avait été tellement violent qu'on pouvait voir la trace du visage de Jean sur le mur, comme une empreinte faciale faite par les os. Au moins, il n'avait pas souffert, il était mort sur le coup.

À l'hôpital de Nantes, je demandai à la réception l'endroit où se trouvait Angélique. On me dit : « En chirurgie intensive », et on m'indiqua sur un plan le bâtiment. Parvenu au bâtiment, je me dis que j'allais monter par les escaliers, que ça serait mieux, que ça me ferait du bien. Mais alors que je venais de prendre ma décision, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et j'entrai à l'intérieur. Parvenu au quatrième étage, je sortis et me dirigeai vers l'accueil. La secrétaire me demanda d'attendre un instant. « Pourquoi ne voulez-vous pas me donner le numéro de la chambre ? » demandai-je. J'ai téléphoné, et on m'a dit que les visites étaient possibles. — Oui, oui, dit-elle, mais je vous demande d'attendre un instant, ce ne sera pas long. » Au bout de dix minutes, je commençai à m'impatisser et retournai la voir. « Tenez ! dit-elle, voilà le chirurgien qui a

opéré Mlle Schwartz. Il veut vous parler avant que vous n'alliez la voir. » Il me fit signe de le suivre et me fit entrer dans son bureau. Il m'expliqua que Mlle Schwartz était grièvement blessée, qu'elle avait de multiples fractures partout sur le corps, qu'il n'était pas sûr du tout qu'elle s'en sorte, que le pronostic vital était encore engagé. C'est pour cela qu'il me dit qu'il ne fallait surtout pas lui dire que Jean était mort, que c'était encore trop tôt et que le choc pourrait lui être fatal. Il ne fallait donc surtout pas que je lui dise, il comptait sur moi, c'était extrêmement important, et ce, d'autant plus qu'elle ne cessait de le réclamer. Je dis « oui ».

Après avoir dit « oui », le chirurgien m'accompagna jusqu'à la chambre et ouvrit la porte. « Mlle Schwartz, vous avez de la visite ! » Malgré une jambe et un bras suspendus à un appareillage, malgré un énorme pansement sur le côté de la tête, malgré ses nombreuses traces d'ecchymoses, elle me fit un grand sourire et réclama tout de suite des nouvelles de Jean. Voyant mon hésitation, elle insista de suite : « Alors David, dis-moi comment il va s'il te plaît ? J'ai pas confiance, ni dans le médecin ni dans les infirmières. J'ai l'impression qu'ils me cachent quelque chose. — Pourquoi voudrais-tu qu'ils te cachent quelque chose ? dis-je. — J'en sais rien, mais j'ai pas confiance. Allez, David, dis-moi qu'il est vivant et qu'il va bien ! — Il va bien, dis-je sans la regarder. — David, tu es son meilleur copain, il m'a toujours dit que s'il y avait quelqu'un en qui on pouvait avoir confiance, c'était bien toi. Alors, David, je vais te demander une chose, tu vas relever la tête et me regarder droit dans les yeux. Et maintenant, jure-moi que Jean est encore vivant et je saurais que c'est vrai ! »

Je relevai la tête et la regardai droit dans les yeux. Je lui jurai que Jean était encore vivant.

(Je ne l'ai plus jamais revue. Je ne pouvais pas la revoir. J'en étais incapable. Elle ne me téléphona jamais. Je n'ai jamais osé. Je n'ai jamais eu le courage.)

